

Québec français



Entrevue

Yvon Bellemare

Numéro 71, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

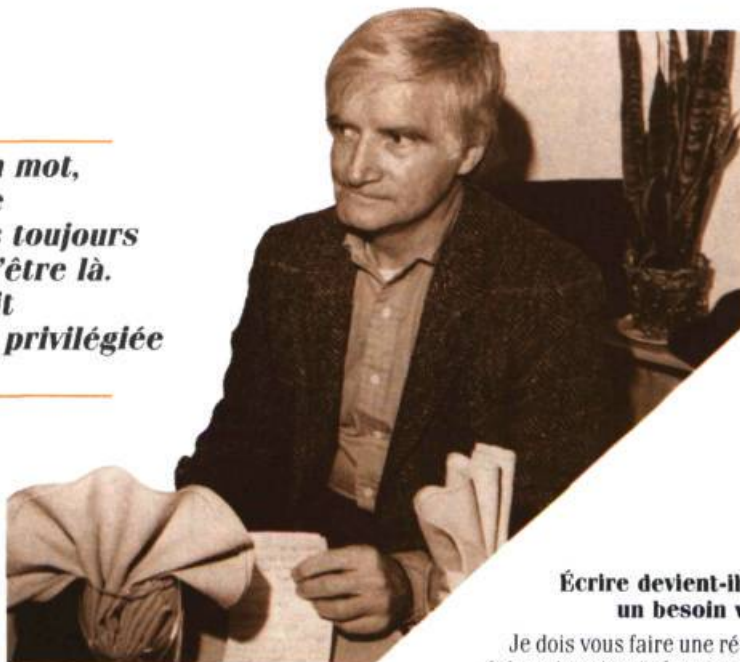
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bellemare, Y. (1988). Entrevue. *Québec français*, (71), 69–71.

Entrevue

**« J'étais celui, en un mot,
qui était derrière la porte
et qui n'était pas toujours
mécontent d'être là.
Comme si ça me donnait
une vision privilégiée
du monde. »**



Propos recueillis par
Yvon Bellemare

Votre enfance et votre adolescence ont-elles été pour vous des moments privilégiés ?

Je pense après beaucoup d'autres que tout se fixe dès l'enfance. J'ai eu une enfance dont on dit habituellement qu'elle est heureuse. Cela veut dire que j'ai eu des parents qui s'entendaient très bien..., même s'ils ont connu des moments difficiles lors du krach économique. Cependant, je n'ai pas été un enfant heureux parce que, comme on disait à l'époque, et comme on le dit toujours, j'étais très sensible : je pleurais à peu près constamment, je me sentais toujours visé et j'aimais beaucoup ma mère. J'en ai parlé dans un texte publié récemment chez Stanké, *Premier Amour*, un véritable complexe d'Oedipe, et je n'étais pas bien en la présence de mon père.

L'adolescence a été compliquée. Je ne me sentais pas intégré dans le monde des adultes et dans le monde des jeunes que j'avais autour de moi. Je me sentais comme se sent le Meursault de *l'Étranger*. Ça n'a d'ailleurs jamais complètement disparu. J'ai vraiment souffert. C'a été compliqué par l'acné que j'ai eue quand j'avais quatorze ou quinze ans, que j'ai reçue comme une chose absolument terrible, et cela a été pour moi un empêchement. Il y a des moments, en effet, où je ne suis pas sorti de chez moi à cause de ça. Je me tenais à l'écart, et il m'arrive de me demander si la naissance de ma vocation d'écrivain, l'habitude d'écrire plus simplement, ne vient pas de là. Un sentiment d'être en marge, un sentiment d'un malheur certain, d'un certain malheur, avec en même temps, le presque désir de ne pas quitter cette retraite. J'étais celui, en un mot, qui était derrière la porte et qui n'était pas toujours mécontent d'être là. Comme si ça me donnait une vision privilégiée du monde. C'est ainsi que je suis devenu un lecteur effréné à l'époque. J'ai lu à seize, dix-sept ou dix-huit ans tout Balzac, deux fois.

Vous nous avez parlé de Balzac, est-ce qu'il y a d'autres premières lectures qui vous ont influencé ?

Dans mes premières lectures, c'est nettement Balzac qui a prédominé. A suivi Stendhal, celui de *Rouge et le Noir*. Par la suite, le moment où j'ai vraiment connu Stendhal, c'est avec *la Chartreuse de Parme*. Mais à ce moment-là, c'était le Rouge et le Noir parce que le monde qu'il décrivait, c'était celui du séminaire, de l'ambition. Il y a du Rastignac dans Julien Sorel ! Cela ressemblait à ce que je voulais faire. J'allais dans un séminaire, je ne voulais pas devenir prêtre, pas du tout, mais j'allais dans un collège classique qui s'appelait le séminaire Marie-Médiatrice à Montréal. Et c'est un monde dirigé par des prêtres, que je trouvais, le monde en question non pas les prêtres nécessairement, complètement risible. J'étais à ce moment-là tout à fait athée. J'étais anticlérical, ce que je ne suis plus maintenant, et depuis longtemps ça ne m'intéresse même pas.

Écrire devient-il pour vous un besoin vital ?

Je dois vous faire une réponse double. Cela a été un besoin vital au sens le plus absolu du terme. Quand je me suis marié, j'avais vingt-cinq ans, et je n'avais qu'une idée en tête, écrire. Évidemment vivre, aimer, avoir des enfants, mais surtout écrire. Je voulais vivre deux fois. Vivre deux fois voulait dire écrire. Mais la pratique de l'écriture, l'habitude de publier des livres petit à petit sont devenues une aventure de la déception, c'est-à-dire que le goût s'est évanoui chez moi, celui d'écrire absolument. Pourtant, vous allez me dire que j'écris beaucoup ! C'est vrai. Mais j'écris des chroniques, j'écris des billets, des textes qui ne sont pas des textes de longue haleine. On dirait que j'ai l'impression, — et ce n'est pas par prétention, — d'avoir dit ce que bien modestement je pouvais dire. J'ai présenté ma petite musique au début, on ne l'a pas acceptée. On ne s'en est pas occupé. Je me suis donc bâti sans rien faire pour ça une sorte de petit public fidèle et on dirait que ça m'a satisfait. La vie s'est chargée de m'apporter des satisfactions autres que celles de la publication d'un livre.

N'est-il pas vrai que votre personnalité se cache entre chacune des lignes que vous écrivez ?

Tout écrivain véritable, — je pense en être un, — écrit pour montrer en se dissimulant, — j'insiste sur les deux termes, — sa personnalité. Surtout si l'écrivain en question écrit très souvent. Ça n'a jamais été dans mon cas, ou rarement été un « je » purement autobiographique. J'ai toujours promené des masques pour ne pas blesser les gens, mais surtout pour ne pas me blesser moi-même. Il y a des choses qu'on ne veut pas dire, des choses qui n'ont pas d'intérêt d'ailleurs pour les autres et même pas pour soi. Donc, j'ai toujours oscillé entre ce « moi » autobiographique et l'autre.

Un critique a affirmé que l'ensemble de votre œuvre s'inspirait de l'individualisme le plus farouche. Que répondez-vous à cela ?

Je pense que c'est vrai. Je suis farouchement individualiste. Et, contrairement à ce que je croyais il y a environ vingt ans, je n'en suis plus malheureux maintenant. Depuis une bonne dizaine d'années, je me considère « à prendre ou à laisser ». J'ai toujours le souci, — et c'est très important pour moi, — de ne blesser personne. Mais je ne veux pas non plus qu'on empiète sur ma liberté ou sur une petite conception que je peux avoir.

Dans votre œuvre écrite à ce jour, quels sont les ouvrages qui vous apparaissent les plus importants et pourquoi ?

Je ne suis pas de ce genre d'auteur qui se relit. Je ne blâme pas ceux qui le font. Je n'accepterais jamais, par exemple, d'enseigner mes livres, d'aller dans les cégeps me raconter, raconter mes livres, répondre aux questions des étudiants. Ce sont des choses que j'ai en horreur. Je réponds à votre question. J'aurais un faible pour *Stupeurs*, pour le *Voyageur distrait*, la *Fuite immobile*, *Parlons de moi*, et l'*Obsédante Obèse* qui a été assez bien reçue. On a toujours un faible pour nos ouvrages qui sont bien reçus en même temps que pour ceux qui ont été maltraités injustement selon soi. *Parlons de moi*, c'est un livre qui d'après mon jugement de l'époque n'a pas été compris. Je n'ai jamais accepté le genre de recension que j'ai eu pour ce livre. Il me semblait que c'est une œuvre qui avait en soi la pesanteur de dérision, de sérieux, d'humour, d'ironie, de vision sceptique des choses et du monde pour aller décrocher l'adhésion de certains critiques. À l'époque en tout cas, j'ai eu l'impression que mon coup d'épée était tombé dans l'eau. J'ai changé d'éditeur et j'ai publié la *Fuite immobile*, livre dans lequel j'ai réussi à faire ce que je voulais : expliquer le malaise que ressentent très souvent ou peut-être toujours les gens de milieu ouvrier qui accèdent au monde de la culture. *Les Pins parasols* était un livre où la création dominait les souvenirs. J'ai pu réussir quand même à parler du père, mais ça n'avait rien à voir avec mon père. Mon père était un homme bon, alors que le père de mon personnage principal est un homme très dur. En me servant de la crainte, de la frayeur que j'avais ressentie par rapport à l'autorité paternelle, j'ai imaginé des relations père-fils, et en même temps, parler du problème le plus obsédant pour moi, celui de la paternité. *Stupeurs* a été un livre que j'ai voulu faire. Je ne suis pas poète, je lis peu de poésie mais j'aime beaucoup la concision. J'étais influencé par un auteur pour lequel j'ai eu beaucoup d'admiration, Jacques Chardonne, dont les derniers livres étaient presque des télégrammes tellement ils étaient concis. Par la suite, j'ai pratiqué de plus en plus la chronique.

La radio m'a donc permis à moi, le timide, ce que je suis encore, de parler à l'autre, de parler presque sans masque, dans une atmosphère voilée.

Justement à propos de vos chroniques et de vos billets on y trouve un ton alerte et allègre rempli d'humour alors que dans vos romans la mélancolie a une grande place. Pourquoi ?

Je me suis souvent posé la question. Certaines personnes m'ont même écrit que mes romans sont ennuyeux alors que mes chroniques sont allègres et qu'on les lit plus facilement. Je ne saurais répondre. Il y a bien des choses que je ne prends pas au sérieux, mais j'ai commencé par prendre la culture et la vie au sérieux. Je n'ai jamais aimé, par exemple, le surréalisme qui est une poésie du jeu. Pour moi, l'écriture c'était plus sérieux. C'est à peu près comme si on se mettait en costume du dimanche pour écrire. Et j'avais une vision très sombre de la vie. Je croyais et je crois encore que la vie ne vaut pas d'être reproduite. Si j'ai accepté d'avoir des enfants, c'est tout simple, c'est par amour. C'est l'amour qui m'a fait oublier ce préalable. On dirait que c'est le côté sombre des choses qui m'attire. Je serais porté à dire que très souvent dans mes chroniques il y a ce côté désespéré également qui paraît.

Les grands prix littéraires que vous avez obtenus ne vous ont-ils pas dérangé quelque peu, vous qui vous amusiez de ces décorations de la célébrité ?

Oui, j'avais écrit plusieurs textes parus dans *Livre d'ici*, *le Devoir*, et *Liberté*. Dans ces textes, je me moquais des prix littéraires. Je suis convaincu qu'il y a beaucoup trop de prix littéraires partout au monde, en France en particulier, et au Québec. Je trouve, — et ça va peut-être m'attirer des ennemis, — que la littérature québécoise est une littérature qui naît, qui existe, une littérature qui a produit de bons livres certes mais ce n'est pas une littérature qui est assez productive pour que soit acceptable un grand nombre de prix comme ceux que nous avons. Est-ce que je peux me moquer d'un prix qui couronne l'ensemble d'une œuvre, qui a été décerné à beaucoup d'écrivains pour lesquels j'ai une très grande admiration ? J'ai tout de même continué à me moquer, et je me suis même moqué de moi en le recevant. Est-ce que j'ai été conséquent avec moi-même ? On pourrait prétendre devant moi que je ne l'ai pas été, et cela ne me blesserait pas.



Et le prix du Gouverneur général !

Le prix du Gouverneur général, je crois qu'il m'a tout aussi surpris que l'autre. Madame Sauvé est une femme très gentille, mais je ne crois pas plus à son titre que je crois au prix que son poste lui permet de décerner. Pour moi c'est de la foutaise, surtout qu'on reçoit, dans ce cas-là, une lettre de Madame Flora McDonald et de Broadbent, et les deux me disaient que j'apportais une très grande contribution à la littérature canadienne ! Je vous avoue que la littérature canadienne est le dernier de mes soucis. J'aime les littératures non pas parce qu'elles sont nationales. Je dois ajouter toutefois qu'il n'était pas question que je refuse un prix qu'un jury, à qui je n'avais rien demandé, m'avait accordé. Je n'ai pas cette suffisance-là.

Vous avez écrit quelque part que vous affectionnez le contact des bandes magnétiques, leur odeur et leur texture et aussi que vous sentiez à l'aise près d'un magnétophone ou d'une table tournante. Votre travail à Radio-Canada vous a-t-il comblé en ce sens ?

À vingt-cinq ans je suis entré dans un service qui s'appelait le service des textes. J'ai finalement pu passer à la réalisation à trente ans et, depuis ce temps-là, j'aime la radio. C'est un monde qui vraiment me passionne à tout point de vue. Le travail de réalisateur de radio a un côté qui ressemblerait au côté routinier du journalisme. On ne fait pas des créations tous les jours, mais quelques fois par année, quand on en a le goût, on peut travailler sur la forme

Parler français

radiophonique et j'ai pu, grâce à Radio-Canada, faire des émissions dites de recherche, de forme, avec beaucoup de montages, avec beaucoup d'effets spéciaux. Mais ce qui m'a surtout emballé, c'est à partir du moment où j'ai pu moi-même faire des interviews et, grâce à Radio-Canada, faire des voyages qui m'ont permis de rencontrer des gens et de m'habituer ainsi avec cette chose qu'est le micro. La radio m'a donc permis à moi, le timide, ce que je suis encore, de parler à l'autre, de parler presque sans masque, dans une atmosphère voilée et alors, c'est un « je » qui nous parvient sans trop d'artifice. C'est pour ça que j'aime tellement la radio et que j'aime si peu la télévision qui est un cirque. De plus, à l'intérieur de cette radio que j'aime, on diffuse des émissions dans deux domaines qui sont pour moi fort importants, la musique et la littérature.

J'allais vous poser la question : quel genre de musique préférez-vous ?

Évidemment, j'écoute beaucoup de pièces de jazz, je fais des émissions sur le jazz. Il m'arrive à certains moments d'être presque débordé tellement j'en parle. J'aime beaucoup le jazz, j'en écoute, mais j'aime aussi beaucoup certaines musiques dites classiques.

Enfin, la situation politique concernant la langue française au Québec vous préoccupe-t-elle ?

Au premier chef. J'ai de plus en plus l'impression, — je dis bien l'impression parce que je ne suis pas un scientifique, — qu'on se dirige assez rapidement vers une sorte d'assimilation. J'habite Montréal, et je le vois redevenir de plus en plus une ville anglaise. Je vois de plus en plus les jeunes écouter une musique qui est anglo-saxonne, essentiellement anglo-saxonne. Vous allez trouver que c'est bizarre peut-être puisque j'aime le jazz. J'ai aimé le jazz parce que c'était une musique de contestation au départ. Quand je vois toute une jeunesse, — et c'est peut-être à l'échelle mondiale que c'est comme ça, — toute une jeunesse n'aimer d'office que cette musique, une jeunesse dont la culture très souvent hélas est anglo-saxonne, j'ai peur ! Le Québec, le français au Québec, je me demande ce qu'il va en rester dans vingt ans. Quand on a proclamé la loi 101, j'étais très dubitatif parce qu'il y a en moi quelque chose qui s'oppose aux réglementations. J'ai attendu et j'ai compris, j'ai fini par comprendre les nécessités de la loi 101 et, dix ans après, je crois qu'on n'a pas été assez sévère. On n'est pas assez attentif à l'application de cette loi et surtout on ne l'a pas épaulée. Il aurait fallu faire en sorte que le véritable français, le français raisonnable ait de plus en plus sa place et ce n'est pas ce qui est arrivé : pas plus avec le PQ qu'avec les libéraux de Robert Bourassa. Mais avec les libéraux de Bourassa, c'est évidemment encore bien pire, on a « l'à-plat-ventrisme » le plus total, l'absence d'idées presque chronique.

Sortir de chez soi peut être une libération. Si par exemple, on a eu des mots avec sa légitime, l'autre ou le chat, il est souvent préférable de ne pas insister et d'aller voir dehors s'il pleut. Pour le bien-être de tous, le chat y compris, l'absence en ce cas est un remède souhaitable.

Gilles Archambault



Il peut arriver en revanche que la décision de quitter son domicile ne soit pas heureuse. Ainsi, l'autre jour, le nez au vent, ne me doutant de rien, me suis-je dirigé vers la rue Sainte-Catherine. Le temps était doux, pour un peu le soleil se serait mêlé à la fête.

Presque à l'angle de la rue Guy, en face du centre commercial baptisé le *Faubourg*, s'était garé un camion délabré, qui aurait pu servir au transport des détritiques. On l'avait ceinturé de pancartes en carton proclamant l'injustice de la loi 101. La plupart de ces affiches étaient rédigées en anglais, comme il se doit. D'autres en français plus qu'approximatif ou tout bonnement en sabir incompréhensible. Les unes et les autres avaient été tracées par des mains maladroitement. Le thème fort à la mode de l'humiliation des anglophones de Montréal n'avait pas trouvé de bien riches commanditaires ce jour-là.

Tout était médiocre dans ce spectacle, tout autant que le véhicule dégingué qui avait amené les opprimés. Qu'une question qui était au centre de ma vie de tous les jours soit traitée de cette façon par des gens qui n'en pouvaient saisir les enjeux, et dans un cadre aussi dégradant, voilà qui avait de quoi déprimer plus optimiste que moi.

Les offensés avaient l'air particulièrement arrogants, sûrs de leur fait, se comportant comme s'ils étaient dans quelque Afrique du Sud.

Et les passants, nombreux à cette heure, indifférents. Quelques-uns s'arrêtaient, écoutaient le boniment qu'on leur récitait, certains signant la pétition. Pas une fois pendant les vingt minutes où j'ai observé cette foire, ai-je vu un francophone répliquer qui que ce soit à ce qui aurait dû être ressenti par lui comme une provocation.

Qu'on me lise bien, je ne parle même pas d'être pour ou contre les modalités de la loi en question, tel n'est pas mon propos, je ne me serais attendu qu'à une certaine dignité. Voilà tout. Certains baragouinaient en anglais qu'ils étaient « sorry ». Gênés, embarrassés comme si on leur avait parlé du sort des sauterelles au Sahel. On pouvait s'imaginer qu'ils s'excusaient, qu'ils auraient bien aimé dire qu'ils avaient déjà donné au bureau.

Le goût m'est soudainement venu d'être arrogant. La plupart du temps, je préfère l'indifférence en pareil cas. Mais je me sentais offensé. Ce n'était pas un camouflet, mais presque. Ce n'était pas de moi seul qu'on se moquait de la sorte. Je me suis donc approché, le cœur battant. À l'hurluberlu qui me demandait *if I wanted to sign against bill 101*, j'ai répliqué qu'il n'en était pas question et que j'étais plutôt d'avis qu'on devrait en surveiller plus étroitement l'application. Il aurait souhaité m'agonir d'injures, il s'est contenté de deux remarques rageuses. Un compère, fort en muscles, et qui aurait pu faire office de vider dans une boîte de nuit, lui est venu en aide.

Je n'ai pas voulu discuter plus longtemps avec ces valets de foire mal fagotés et suis entré dans ce *Faubourg* où la pratique du français est un sport pour le moins audacieux y acheter le *Monde* et une bouteille de vin. J'avais besoin de me sentir un tout petit peu français.